

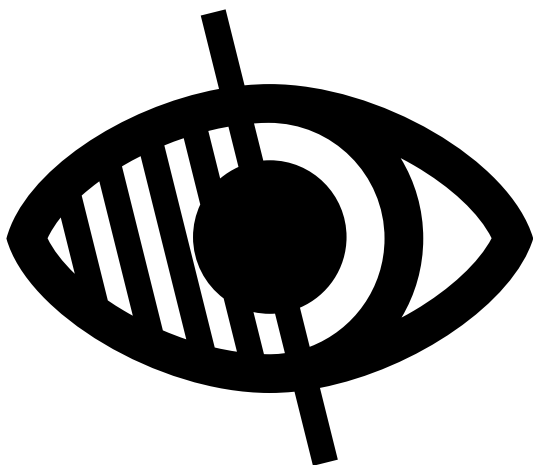
# Paris 1874

## Inventer

## l'impressionnisme

26 mars – 14 juillet 2024

**Textes de l'exposition  
en gros caractères**



## **Introduction**

À Paris, le 15 avril 1874 ouvre une exposition qui marque la naissance d'un mouvement artistique parmi les plus célèbres au monde, l'impressionnisme. Pour la première fois, Monet, Renoir, Degas, Morisot, Pissarro, Cézanne et Sisley se réunissent en toute indépendance pour exposer leurs œuvres : des tableaux clairs et lumineux, traduisant avec une touche rapide et enlevée leurs impressions fugitives ressenties devant le motif. Ils s'émancipent ainsi du Salon, grande exposition officielle

dominant la vie artistique parisienne, et gardienne de la tradition académique. À une époque marquée par des bouleversements politiques, économiques et sociaux, les impressionnistes proposent un art en prise avec la modernité. Leur manière de peindre « ce qu'ils voient, [...] comme ils le voient », comme l'écrit le critique d'art Ernest Chesneau, surprend et déroute.

Que s'est-il joué pendant ces quelques semaines ? En une centaine d'œuvres issues de l'exposition de ces artistes indépendants, ou du Salon officiel,

« Paris 1874. Inventer l'impressionnisme » célèbre le 150<sup>e</sup> anniversaire d'un printemps décisif. L'exposition explore les coulisses et les enjeux d'un événement devenu légendaire, souvent considéré depuis comme le coup d'envoi des avant-gardes.

## **Paris entre ruines et renouveau**

À Paris, au printemps 1874, le souvenir de la guerre franco-allemande de 1870 et de l'insurrection révolutionnaire de la Commune, l'année suivante, reste très vif. La capitale a été considérablement dégradée par

ces événements dramatiques.

Dès 1871, la reconstruction commence.

Ces travaux prolongent les transformations entamées pendant le Second Empire, sous l'égide du baron Haussmann, préfet de la Seine, comme le percement de grands axes de circulation, l'édification de gares, la création d'espaces verts, ou encore la construction du nouvel Opéra.

Le bâtiment de Charles Garnier s'inscrit dans un quartier complètement remodelé avec ses larges avenues et ses grands boulevards.

C'est au cœur du Paris des affaires,

du luxe et des spectacles, en plein renouveau, que se tient la première exposition impressionniste.

## **1. Chez Nadar**

À la fin des années 1860, des artistes, parmi lesquels Monet, Sisley, Renoir, Degas, Pissarro et Bazille, élaborent, en pleine nature ou en ville, une peinture neuve, toute d'atmosphère et de perception, à la touche enlevée. Ils sont rassemblés en réseaux d'amitiés ou liés par des affinités esthétiques, et réfléchissent à s'associer pour organiser leur propre

exposition – hors des circuits officiels et du système du Salon, dont ils sont souvent exclus. Bazille est confiant : « Nous sommes sûrs de réussir.

Vous verrez qu'on parlera de nous. »

La guerre de 1870, qui les sépare, en mobilise certains, et fauche

Bazille, brise leur élan. Leur projet

d'exposition indépendante ne prend forme que trois ans plus tard,

consolidé par l'intérêt manifeste de

certain collectionneurs et marchands

dont Paul Durand-Ruel. Ces artistes

se constituent en « Société anonyme

des peintres, sculpteurs, graveurs,

etc. », et partent à la recherche d'adhérents supplémentaires. Degas, qui « s'agite et travaille l'affaire, avec assez de succès », trouve un local à l'emplacement idéal, près du nouvel Opéra : l'ancien atelier du photographe Nadar, au 35 boulevard des Capucines. « Il y a là de l'espace et une situation unique », note Degas : sept ou huit salles, sur deux niveaux, en pleine lumière, desservies par un ascenseur. Autre nouveauté, l'exposition sera ouverte en nocturne, éclairée au gaz, pour attirer une clientèle plus large.



« Si on remue ainsi quelques milliers de gens, ce sera beau », espère Pissarro.

## **2. Peindre le présent, exposer par soi-même**

Le 15 avril 1874, l'exposition de la Société anonyme ouvre ses portes, avec quelque 200 œuvres sélectionnées par leurs artistes eux-mêmes – sans la sanction d'un jury, ni l'entremise d'un marchand. Elles sont accrochées par leurs soins, dans l'ancien atelier de Nadar, sur des murs tapissés de laine brun-rouge.

Il ne subsiste de cette exposition, pour s'en faire une idée, que des témoignages écrits et son livret. La première salle, évoquée ici, sans doute installée par Renoir, fait la part belle à sa peinture, avec d'éblouissants instantanés de la vie moderne, du Paris de la mode et des divertissements : ses boulevards, ses danseuses et ses spectateurs, autant de motifs également observés par Monet et Degas. « Vous qui entrez, laissez tout préjugé ancien ! », prévient le critique Prouvaire, notant quelques jours après l'ouverture que certains

des tableaux de cette exposition sans nom – puisque « anonyme » – « donne[nt] avant tout “l’impression” des choses, et non leur réalité même ».

### **3. 15 avril 1874: une exposition indépendante et éclectique**

L’exposition réunit 31 artistes ayant surtout en commun d’avoir payé leur cotisation. Ils sont d’âges et d’horizons divers: près de 40 ans séparent le doyen Adolphe-Félix Cals du cadet Léon-Paul Robert, et le milieu social des grands bourgeois Degas ou Morisot est très éloigné de celui

de l'anarchiste Pissarro et des communards Ottin et Meyer. Ce n'est pas non plus un principe esthétique qui les rassemble, mais plutôt une même volonté d'exposer librement et de vendre leur travail.

Leurs œuvres sont d'une étonnante variété de sujets, de techniques et de styles. On y trouve deux fois moins de peintures que d'œuvres sur papier, dont une quarantaine d'estampes, de même qu'une dizaine de sculptures et quelques émaux. Des paysages très esquissés, des scènes de chasse ou de courses, voire une vue de maison

close, côtoient des gravures d'après Holbein, des intérieurs de synagogue ou un buste d'Ingres. L'entrée est payante, ainsi que le catalogue, et les œuvres sont assez onéreuses. 3 500 visiteurs environ verront l'exposition. La société, largement déficitaire, sera dissoute. Seule une poignée de peintures de Sisley, Monet, Renoir et Cézanne trouvent preneur. Un critique raille la « forte quantité de croûtes », tandis que d'autres discernent « sept ou huit oseurs, des œuvres desquels [...] s'échappe un impérieux sentiment du vrai ».

## **4. Le Salon de 1874**

Au Palais de l'Industrie et des Beaux-Arts, avenue des Champs-Élysées – à vingt minutes à pied du boulevard des Capucines –, le Salon ouvre ses portes le 1<sup>er</sup> mai 1874. Incontournable vitrine de la production artistique du moment, cette gigantesque exposition officielle est un événement annuel où le public se presse en masse. Il est aussi essentiel pour les artistes, car depuis deux siècles, c'est là que se jouent leur succès et leur carrière. Soigneusement sélectionnés par un jury sous l'égide de la Direction

des Beaux-Arts, plusieurs milliers d'œuvres se côtoient, dont près de 2 000 peintures accrochées bord à bord : « grandes machines » – immenses tableaux à sujet historique, religieux ou mythologique –, scènes de genre anecdotiques, tableaux « orientalistes », nombreux paysages ou portraits léchés. La plupart de ces œuvres sont à mille lieues des tableaux « trop frais peints » des futurs impressionnistes, parfois arbitrairement rejetés dans les années 1860.

En 1874, même si son jury est particulièrement sévère, le Salon n'est « ni plus mauvais ni meilleur » que les années précédentes, selon le critique Castagnary: « Ce qui lui fait défaut, c'est l'œuvre capitale [...] qui [...] devient une date dans l'histoire de l'art. » En effet, cette année-là, l'exposition qui passera à la postérité n'est pas le Salon.

## **5. Le Salon, la guerre et la défaite**

En parcourant les 24 salles de peintures du Salon, le romancier et critique d'art Émile Zola se lamente :



« Des tableaux, toujours des tableaux », des salles « long[ues] comme de Paris en Amérique », puis il descend vers la nef des sculptures, aspirant à « fumer un cigare ».

Il observe que les œuvres qui passionnent le public sont « les scènes tragiques de la dernière guerre » qui s'est soldée par la défaite de la France face à la Prusse. Ces peintures et ces sculptures résonnent auprès des visiteurs, qu'il s'agisse de représentations directes, comme la scène de bataille de Detaille

illustrant la tragique journée de Reichshoffen, le 6 août 1870, ou nettement plus symboliques comme le tableau de Maignan, un épisode de la conquête normande évoquant le sacrifice et le deuil.

En 1874, bien des artistes, officiels ou indépendants, ont vu cette guerre de près. Le Salon, qui en 1872 avait exclu des œuvres sur ce sujet d'une actualité encore très vive, s'est ouvert à ce thème, contrairement à celui de la Commune, qui n'y sera pas représentée. Les futurs impressionnistes se détournent de

ces deux sujets au profit d'autres aspects de leur époque.

## **6. Convergences**

En 1874, le Salon, tout comme la première exposition dite « impressionniste » – dont il diffère apparemment en tout point, par son échelle et ses principes d'organisation – montre des œuvres offrant une certaine vision du présent.

Cette institution séculaire n'est plus la vitrine d'un art exclusivement académique ; des œuvres tout à fait radicales, comme *Le Chemin de fer*

de Manet y trouvent leur place.  
Manet, invité quelques semaines  
auparavant par ses confrères à  
exposer avec eux au 35 boulevard  
des Capucines, refuse obstinément,  
car il ne veut pas s'abstraire du Salon  
– selon lui le seul véritable champ  
de bataille pouvant mener au succès.  
Tous les artistes qui en sont rejetés –  
comme Eva Gonzalès, avec une  
peinture de la vie moderne –, ne  
rallient pas pour autant l'exposition  
indépendante. Enfin, pas moins de  
douze artistes préfèrent multiplier  
leurs chances d'être vus, et de vendre,

en présentant simultanément des œuvres à l'exposition de la Société anonyme et au Salon. Même parmi les futurs impressionnistes, tous ne sont pas définitivement « revenus » du Salon ; beaucoup y retourneront quatre ou cinq ans plus tard. Outre deux importants tableaux « refusés », cette section rassemble les œuvres d'artistes présents à la fois à la première exposition impressionniste et au Salon de 1874. La ligne de partage entre tradition et avant-garde est, en 1874, encore très poreuse.

## **7. La vie moderne comme motif**

En 1863, le poète Charles Baudelaire fait de la « modernité » – un mot apparu au XIX<sup>e</sup> siècle – une composante du beau. Industrialisation, mondialisation, urbanisation : tout change rapidement. À l'exposition de 1874, une trentaine de tableaux font écho à ces évolutions et à l'avènement d'un mode de vie urbain et bourgeois, de la sphère domestique aux rues de Paris rénovées, en passant par le développement des loisirs et des lieux de spectacle. En dehors de Degas, qui montre une blanchisseuse en plein

travail, les impressionnistes peignent surtout la « high life », comme on dit alors pour désigner la haute société. Au Salon aussi, on peut voir des scènes de la vie moderne, mais souvent abordées de manière anecdotique ou moralisatrice. Pour les impressionnistes, le temps présent n'est pas seulement un réservoir de sujets nouveaux. C'est une manière neuve de voir et de peindre un monde en proie à l'accélération du temps et en perpétuel mouvement. Ils rapprochent ainsi l'art de la vie.

## **8. L'école du plein-air**

C'est sous cette bannière que le critique Ernest Chesneau rassemble certains des participants à l'exposition de la Société anonyme de 1874.

Cette manière de peindre rapidement, sur le motif, la nature et les effets changeants de l'atmosphère, se pratique pourtant depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cependant les impressionnistes innovent, car s'ils n'exécutent pas intégralement leurs tableaux en extérieur, ils placent au cœur du processus de travail de l'œuvre aboutie ce qui n'était pour



leurs prédécesseurs qu'un exercice, une étape préparatoire. L'importance accordée au paysage par Monet, Sisley et Pissarro reflète aussi un goût plus général. Depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, au Salon comme sur le marché de l'art, le paysage s'affirme comme le « genre moderne », dans l'esprit du temps. Chintreuil et Daubigny, peintres de la génération précédente, présents au Salon en 1874, revitalisaient déjà une production de paysages en phase avec la nostalgie du public pour une vue comme éternelle et intacte,

au moment-même où la nature est menacée par l'urbanisation et l'industrialisation.

## **9. Faire sensation : « Impression » et avant-garde**

*Impression, soleil levant* a-t-il vraiment donné son nom à l'impressionnisme en 1874 ? C'est à la fois vrai et faux. Le titre du tableau a en effet inspiré, avec d'autres paysages de Monet, Pissarro et Sisley, le mot « impressionniste » au journaliste Louis Leroy, ironisant sur cette nouvelle peinture. Mais, hormis ce

sarcasme, le mot ne s'impose pas encore et le tableau, passé à peu près inaperçu en 1874, ne devient célèbre qu'au début du xx<sup>e</sup> siècle.

Avec cette « impression », Monet transgresse les usages. Il affirme ainsi son désir de transcrire un effet fugitif de la lumière, une sensation subjective, plutôt que de décrire un lieu. Cette intention était probablement renforcée par la présence dans l'exposition de 1874 de pastels accrochés à proximité et d'études de ciel de son maître, Eugène Boudin, car, contrairement aux usages

du Salon officiel, les impressionnistes exposaient ensemble dessins et peintures.

Cette quête d'instantanéité ne signifie pas que les tableaux impressionnistes sont peints en une seule fois sur le motif. *Impression, soleil levant* a réclamé plusieurs séances. Il s'agit pourtant de préserver, y compris quand l'œuvre est retravaillée en atelier, la fraîcheur de la sensation première, de donner l'impression d'une impression.

## **10. 1877: l'exposition des impressionnistes**

Le 4 avril 1877, la troisième exposition des impressionnistes ouvre ses portes, grâce à la détermination et au financement de Gustave Caillebotte, recrue récente, à la fois peintre et mécène. Elle succède aux expositions de 1874 et de 1876.

Décevantes d'un point de vue commercial, elles ont néanmoins installé l'idée qu'un mouvement nouveau était né. Ainsi, pour la première et unique fois, les artistes qui exposent en ce printemps 1877

se proclament « impressionnistes ». Ils publient même un journal sous ce titre. Dans un vaste appartement parisien situé au 6 rue Le Peletier sont présentées 245 œuvres de 18 artistes dont deux femmes, Berthe Morisot et la marquise de Rambures, une amie de Degas. Par son exceptionnelle qualité et la primauté accordée à la célébration de la vie moderne, l'édition de 1877 restera peut-être la plus impressionniste de toutes ces expositions. Cinq autres manifestations collectives suivront jusqu'en 1886, mais aucune n'aura la force d'un manifeste.

Résolument rétifs à toute théorie, profondément individualistes, les impressionnistes n'en continueront pas moins d'inventer de nouvelles manières de voir et de peindre le monde.



Retrouvez les textes de l'exposition  
et leur version vocalisée sur notre site.

## **Commissariat**

Sylvie Patry, Conservatrice générale du patrimoine ;  
directrice artistique, galerie Mennour, Paris

Anne Robbins, Conservatrice Peinture au musée d'Orsay

Assistées d'Estelle Bégué, chargée d'études documentaires  
au musée d'Orsay

et de Caroline Gaillard, assistante de conservation  
pour l'exposition « Paris 1874. Inventer l'impressionnisme »  
au musée d'Orsay

Cette exposition est organisée par l'Établissement public du  
musée d'Orsay et du musée de l'Orangerie – Valéry-Giscard-  
d'Estaing, Paris

**EPMO**

ÉTABLISSEMENT PUBLIC  
DU MUSÉE D'ORSAY  
ET DU MUSÉE DE L'ORANGERIE  
VALÉRY GISCARD D'ESTAING



**MINISTÈRE  
DE LA CULTURE**

*Liberté  
Égalité  
Fraternité*



En partenariat média avec  
**BFM TV, *Le Parisien*, *Le Point*, Arte, France Inter**

Conception : Direction des publics. Suivi éditorial : Direction des éditions.

Mise en page : Direction de la communication. Impression : France, Alliance Partenaires Graphiques, mars 2024

© Établissement public du musée d'Orsay et du musée de l'Orangerie – Valéry-Giscard-d'Estaing, 2024